

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 14 JUIN 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

—Ma mère !

Alors tous les soupçons de la première heure, toutes les craintes, tous les pressentiments s'évanouirent chez Marguerite. Elle éclata en sanglots ; ses bras s'ouvrirent, se tendirent vers Gironde, pendant qu'à l'appel suprême elle répondait d'un autre mot :

—Mon enfant !

Et Gironde s'abattait à ses genoux, cachant dans ses mains jointes sa honte, son épouvante, sa lâcheté. Patoche, doucement, entr'ouvrit la porte. Mais, apercevant le groupe formé par la mère et le fils, il la referma avec prudence, souriant et murmurant :

—Pas mal !

Longtemps Marguerite et Gironde gardèrent le silence. Tous deux ils se sentaient gênés pour des motifs opposés. Il serait bien difficile de raconter par quelle multiplicité d'impressions passait Mme de Cheverny. Le premier sentiment avait été du bonheur et de l'effroi. Dans le second il y eut de la surprise. Elle avait pris les deux mains de celui qu'elle croyait son fils. Elle les serrait dans les siennes et ses yeux tout brouillés par les larmes distinguaient à peine ses traits.

Pendant ce long silence, que de réflexions ! Certes, elle se sentait mère jusqu'au plus profond des entrailles. Elle adorait Bernard et Bernerette. Elle n'avait vécu que pour eux. Eh bien, elle se demandait si elle allait aimer d'une égale affection celui qu'elle retrouvait. Tout à l'heure elle craignait de l'aimer trop, à présent de ne pas l'aimer assez. Non pas qu'en elle quelque chose lui criât :

—Celui-là est un fourbe qui n'a rien de ton sang dans les veines.

Non. Elle croyait fermement qu'il était le fils de son premier mari. Mais ce n'est pas seulement la naissance qui fait la maternité. Les dévouements qui suivent, les sacrifices, les soins de tous les jours, les inquiétudes, tout cela forme une seconde maternité qui attache, plus étroitement que la première, la mère à l'enfant, l'enfant à la mère. Gironde n'avait été son fils qu'un jour. Depuis vingt ans, il n'était pas son fils. Il le redevenait aujourd'hui.

Mais cette lacune de vingt ans, n'était-ce pas comme un précipice qu'elle ne comblerait jamais ? D'autres, des étrangers, avaient passé auprès de ce jeune homme en laissant sur son cœur une empreinte. Laquelle ? bonne ou mauvaise ? Elle le saurait plus tard. Mais elle aurait beau faire. Cette lacune serait éternelle. Jamais, entre eux, ces souvenirs si doux de l'extrême enfance qui attendrissent, dans l'âge mûr, par leur naïveté. Car l'enfance est tout, dans la vie. Le reste n'est rien. L'homme plus tard vit de son enfance ; c'est là, qu'au milieu des orages, il va rechercher un peu de son cœur. L'enfance reste tout ensoleillée, si misérable qu'elle fût. Les misères mêmes s'enveloppent de la poésie lointaine des légendes et n'ont plus d'amertume.

Marguerite était triste parce qu'elle jalousait ces années écoulées où la mère n'avait point paru. Mais une profonde pitié la prenait en même temps, quand elle songeait à ce qu'avait pu être l'enfance de cet homme. Qu'était-il devenu ? Avait-il des vices ? Avait-il les deux grandes qualités qu'elle estimait par-dessus tout : la bonté et la justice ? Gironde relevait la tête et lui souriait, en répétant :

—Ma mère !

Elle ne répondit pas. Elle l'examinait avec anxiété, étudiant tous ses traits, cherchant à retrouver chez lui quelque ressemblance avec Julien Rémondet, le père. Les filles ne sont pas toujours le portrait des pères, elle le savait. Mais il est rare pourtant qu'il n'y ait pas en eux quelques traits rappelant le sang paternel. C'était cela qu'elle essayait de découvrir, en Gironde. Voilà pourquoi elle le regardait avec une sorte d'ardeur, comme un affamé contemplerait un morceau de pain ! comme un avare un trésor convoité !

Mais rien en lui, rien ne rappelait Julien Rémondet. Julien avait les cheveux châtiens, les yeux d'un brun clair, la moustache brune. Il avait le front large, le visage aminci aux pommettes et le menton accusé. Il était grand et très découplé. Gironde était plutôt petit, très élégant et très bien fait, il avait les pieds minuscules, la main mignonne. Les yeux étaient noirs et allongés, ombragés de cils très longs et si touffus que parfois ils voilaient le regard, adoucissant ce que celui-ci avait de trop brillant et lui donnant une singulière langueur. La peau était d'un brun ombragé, rappelant les races méridionales et les cheveux très drus avaient le noir luisant du charbon de terre. Où donc était Julien, en tout cela ? Nulle part ! Et elle, Marguerite, était presque blonde, avec de doux yeux bleus ! Elle soupira. Rien ne lui rappelait chez le jeune homme l'officier disparu.

Elle en restait surprise et attristée. Et dans le premier moment son cœur se ferma, se replia sur lui même pour ainsi dire, et elle ne trouva pas un mot de tendresse, pas une formule amicale pour témoigner à ce jeune homme combien elle était heureuse de le retrouver. Que de choses pourtant elle avait à lui dire ! Elle avait tant pensé à ce jour de délices infinies, dans des rêves impossibles, lorsqu'une espérance luisait encore en son esprit ! Et de tous ses rêves, gentilles et fondantes paroles maternelles dont elle s'était promis de lui caresser l'âme, elle ne se souvenait plus.

Et Gironde eut peur. Quelque instinct révélait-il à cette femme qu'on se jouait d'elle ? Il le crut et regarda Marguerite. Ses yeux exprimèrent son angoisse, mais Marguerite s'y trompa. Elle s'imaginait qu'il se voyait mal accueilli et qu'ayant aspiré après cette heure bénie pendant des années, il tombait soudain du faite de ses illusions devant une femme qui était sa mère, mais qui n'éprouvait pour lui que de l'indifférence. Là où il n'y avait chez lui que terreur et remords, elle vit, la pauvre femme, tristesse et reproche. Et cette impression, elle se hâta de la dissiper.

—Cher fils, cher enfant, dit-elle à voix basse, comme si elle craignait d'entendre l'écho de ses propres paroles, que de réflexions vous avez dû faire sur votre mère ! Et qu'avez-vous dû penser de votre abandon ? Sans doute, vous avez cru que j'étais coupable.

—Jamais je ne l'ai cru, jamais.

—Et que vous disiez-vous, dès lors ?

—Que le hasard vous avait privée de votre enfant, ou peut-être une volonté supérieure à la vôtre et contre laquelle vous avez dû résister vainement.

—C'est cela, c'est cela. Ce fut presque un crime, mon fils, et je n'en suis pas coupable. Je vous ai pleuré toute ma vie.

—Madame . . .

—Appelez-moi votre mère, mon enfant.

Le cœur du fourbe se serra, surpris par une émotion d'une intensité qui lui fit mal.

—Ma mère, dit-il en fermant les yeux, pendant que sa voix s'altérait, ma mère, je voudrais vous demander . . .

—Quoi donc ?

—Mon père vit-il encore ?

—Non. Il est mort le jour même de votre abandon. Je vous raconterai quelque jour cette triste et tragique histoire.

Marguerite essuya ses yeux. La première gêne s'en allait. Son cœur se fondait peu à peu. Et elle se sentait, maintenant, un immense besoin de confidences. Elle voulait non pas seulement parler d'elle, mais elle désirait entendre Gironde lui raconter sa vie par le menu, n'oublier aucun détail. Elle voulait qu'après cet entretien il ne fût plus un étranger pour elle, car il l'était encore. Alors elle pourrait l'aimer à son aise, puisqu'elle aurait tout appris de sa vie. Elle le lui demanda :

—Racontez-moi tout, dit-elle. Rappelez vos plus lointains souvenirs d'enfance. Parlez-moi surtout des braves gens qui vous ont servi de père et de mère et que je ne pourrai malheureusement remercier, puisqu'ils sont morts. Dites-moi comment vous avez pu, malgré leur pauvreté, vous instruire. Qui vous a soutenu ? Qui vous a encouragé ? Au lieu d'être ouvrier, puisque votre père adoptif était dans une position voisine de la misère, comment avez-vous pu sortir de votre village ? Comment vous retrouvée-je à Paris, bien mis, élégant, distingué ? Tout cela m'intéresse, mon enfant, c'est tout cela que je veux savoir. Ne vous pressez pas. N'oubliez rien. J'ai mon après-midi entière à vous consacrer.

Il obéit. Il était préparé à cette question. Il savait comment il devait y répondre. Son récit était fait. Chose singulière, dans ses détails inventés à plaisir, il se rencontra souvent avec les incidents mêmes de la vie de Jacques bien qu'il ne les connût pas.

C'est ainsi qu'il parla du père Gironde comme Jacques eût parlé du père Routard, disant combien il avait été bon et dévoué, quel cœur d'or c'était ! Il raconta, ainsi que Jacques aurait pu le faire, qu'il avait lu tous les livres qu'on lui avait prêtés, que cela lui avait donné le goût de s'instruire et qu'il prenait souvent sur ses nuits pour travailler. Il avait meublé peu à peu son esprit d'un grand nombre de connaissances. Et encore très jeune, quand la mort de son père adoptif le réduisit à ses seules ressources, il était parti pour Paris à pied, presque sans argent, couchant dans les granges ou sous les hangars, s'employant dans les fermes à quelque travail extraordinaire, pour payer l'écuelle de soupe qu'on lui tendait avec un morceau de pain et du fromage.

A Paris, il avait eu beaucoup de peine à se placer. Il fut d'abord garçon chez un marchand de vins, puis tint pendant deux heures par jour les écritures d'un petit tapissier, dont la femme venait de mourir et qui se trouvait lui-même malade. De là il passa chez un huissier, puis chez un avoué. Enfin chez Patoche. Il sortit de chez Patoche pour entrer chez Antoine de Pontalès.

—Mon frère ? dit elle avec surprise et inquiétude.

—J'ai appris, il y a deux jours seulement, que M. de Pontalès était votre frère.

Le prétendu Gironde raconta à Marguerite comment il avait appris ce secret de parenté qui le rapprochait ainsi d'elle et ajouta :

—J'en suis heureux, ma mère, car M. de Pontalès, chez qui je suis depuis plus d'un an, pourra vous parler de moi, si vous l'interrogez. J'ai acquis son estime et comme il est riche et influent, il m'aidera à faire ma fortune.

—Vous êtes ambitieux ?

—Je l'étais, parce qu'il faut bien un but à la vie. Maintenant que je vous ai retrouvé ma mère, e n'ai plus qu'une seule ambition : vous voir le plus souvent possible et me faire aimer de vous.

—Cher enfant !

—Nous nous verrons souvent, ma mère ?

—Certes, avec prudence, toutefois, dit-elle le cœur palpitant.

—Ma mère, j'ai une prière à vous adresser.

—Parlez, mon fils.

—Pourquoi ne me tutoyez-vous pas ? Pourquoi ne rapprochez-vous pas ainsi, et d'un seul coup, les deux bords de cet abîme que vingt ans d'inconnu ont creusé entre nous ? Votre tendre familiarité comblerait cet abîme. Il me semble que je serais près de vous.

—Je le veux bien, dit-elle.

Et pourtant cette idée la rendit triste et inquiète. Il lui parut que cette marque de tendresse, ainsi donnée à ce jeune homme, était volée à ses deux autres enfants. Ainsi, elle le mettait sur le rang des deux autres.

—Merci, mais, mais . . .

Il s'arrêta. On eût dit qu'il avait autre chose à demander.

—Quoi encore ? fit-elle en souriant.

Et tout à coup elle songea qu'il avait peut-être besoin d'argent, qu'il n'osait l'avouer. Elle était riche. Elle aurait dû y penser tout d'abord. Il avait des goûts d'élégance qui peut-être l'avaient